LA FAUSSE APPARENCE;

OU

LE JALOUX MALGRÉ LUI.

LA FAUSSE APPARENCE,

OU

LE JALOUX MALGRÉ LUI

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

PAR M. IMBERT.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le vendredi 24 Avril 1789.

Prix 24 Sols.





A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Augustins, à l'Immortalité.

1789.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Marquis D'HERFLEUR.	*M. Molé.*
La Marquise D'HERFLEUR.	*Mlle. Contat.*
Mademoiselle D'HERFLEUR.	*Mme. Petit.*
Le Chevalier D'OMVAL.	*M. Fleury.*
HONORINE.	*Mlle. Joly.*

La Scène se passe à Paris, dans la maison du marquis d'Herfleur.

LA FAUSSE APPARENCE,

OU

LE JALOUX MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Envers vous, chevalier, je fais ce que je dois.
D'un asile à Paris ayant à faire choix,
Vous prîtes ma maison; pour cette préférence,
C'est moi qui vous devrai de la reconnoissance.

LE CHEVALIER.

Vous joignez, cher marquis, la grâce au procédé.

LE MARQUIS.

Avant que vers Madrid le sort vous eût guidé,
La plus tendre amitié lioit mon cœur au vôtre.
A des devoirs communs asservis l'un et l'autre,
Si j'ai plus fait pour vous, je suis le plus heureux.
Oui, mon cher chevalier, j'ai souscrit à ces nœuds;
Et, je le dis tout haut, c'est par reconnoissance
Que j'ai promis ma sœur dès sa plus tendre enfance.
Ma fortune et mon rang, ce que je suis enfin,
Je le dois, je l'avoue, au comte de Firmin.
Ma sœur même, cédant à ma délicatesse,
De cet hymen depuis a signé la promesse.

LE CHEVALIER.

Je le sais; mais, marquis, coupable ou malheureux,
Le comte est exilé; n'est-il pas dangereux,
Lorsqu'aux dons de la cour vous aspirez encore?...

LE MARQUIS.

Apprenez un secret, que ma sœur même ignore:
Par des raisons d'état en vain disgracié,
Il eut toujours du roi l'estime et l'amitié.
Le retour qui suivra cette feinte disgrace,
Doit, à force de gloire, en effacer la trace.
Mais je n'ai demandé, d'Omval, cet entretien,
Que pour votre intérêt, et non pas pour le mien.
Un éclaircissement me devient nécessaire.

LE CHEVALIER.

Un éclaircissement, marquis! sur quelle affaire!

LE MARQUIS.

C'est sur votre duel, malheur à qui je doi
Le bonheur imprévu de vous avoir chez moi.
Votre jeune adversaire est-il, par sa famille,
Allié de Diegos, dont j'ai connu la fille?

LE CHEVALIER.

Oui, justement.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Dit-on qu'il soit enfin
Remis de sa blessure?

LE CHEVALIER.

Oui; rien n'est plus certain;
Déja depuis longtems on répond de sa vie.
Mais son ressentiment et sa famille aigrie
Qui croit que la vengeance est son premier devoir,
D'un accommodement m'interdisent l'espoir.
Ainsi c'est près du port que ma fortune échoue.

LE MARQUIS.

Mais tant d'inimitié m'étonne, je l'avoue,
(*En souriant.*)
Dans un jeune adversaire! Et vous m'avez tout dit?
Sur votre démêlé vous m'avez bien instruit?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE MARQUIS.

D'un mari c'est pure jalousie!
Rien de plus!

LE CHEVALIER.

Rien de plus. Jalouse frénésie.
Trouvez-vous sa conduite? ...

LE MARQUIS.

Assez folle, entre nous.
Vous n'étiez point l'ami de ce bizarre époux;
Vous aviez voulu plaire; on vous trouvoit aimable;
Je ne vois qu'un heureux, et non pas un coupable.
Plaisante vanité de messieurs les maris!
Ils iront, par devoir, sottement aguéris,
Parce qu'à leur avis, leur moitié n'est pas sage,
Vous tuer, pour venger l'honneur de leur ménage!
Le tort commis chez eux est puni chez autrui!
Et ne voudroient-ils pas, dans Paris, aujourd'hui,
Que, surveillant zélé de leur pudique flâme,
On aimât beaucoup plus leur honneur que leur femme?
Que l'amour, quand de plaire il a conçu l'espoir,
Vînt prêcher à l'hymen les règles du devoir?
Il faudroit, immolant ses goûts à leur système,
Ce qu'ils n'ont pu garder, le garder pour eux-même!
On a tort d'employer un talent qu'ils n'ont pas;
Car le froid possesseur des plus charmans appas,
Devient, à la faveur d'un nom très respectable,
Jaloux, pour s'épargner la peine d'être aimable!

LE CHEVALIER.

Eh! seriez-vous bien sûr de n'être point jaloux?

LE MARQUIS.

Sûr,

LE CHEVALIER.

La marquise aussi peut-être trouve en vous...

L'E MARQUIS.

Oh! non pas un amant, mais un ami fort tendre;
Elle m'est nécessaire. On juge, à vous entendre,
Qu'aux mouvemens jaloux vous êtes plus enclin.
A la cour de Madrid auriez-vous pris enfin
Ce flegme auguste et fier, qui plus triste que sage,
Pour ennoblir l'amour, le rend sombre et sauvage!

LE CHEVALIER, *prenant la main du marquis.*

Si nos opinions, marquis, ont varié
Sur l'amour, nous serons d'accord sur l'amitié.

L'E MARQUIS.

(*Tirant sa montre.*)

Oh, oui. Mais, chevalier, songez que l'heure avance,
Et que c'est du ministre aujourd'hui l'audience.
Allez; pour nos projets, il est très important
Que vous puissiez le voir, ne fût-ce qu'un instant.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Sa tête a fermenté; je vois sur son visage
Un air passionné... qu'on pardonne à son âge.

Ah! quatre mois d'hymen modéreroient ce feu.
(*Un valet-de-chambre apporte une lettre.*)
Une lettre! voyons. Ah! du baron d'Aleu,
De qui l'officieuse et bannale tendresse
Prétend, bon gré, malgré, vous obliger sans cesse.
Je gage, sans avoir deviné ses raisons,
Qu'il m'écrit pour me rendre un service. Lisons.

« L'amitié, mon cher marquis, et l'intérêt que je » prends à votre honneur, me font un devoir d'éveiller » votre vigilance sur le chevalier d'Omval et... la » marquise. Vous savez que notre rivalité amoureuse » n'a jamais altéré l'estime, ni même l'amitié qui nous » unissoit vous et moi. Vous m'avez été préféré; j'au- » rois voulu qu'on eût fait autrement; mais j'ai été » forcé de convenir qu'on ne pouvoit faire mieux. Je » vous avertis d'autant plus volontiers, que ce n'est » qu'un danger à craindre, que je ne crois pas le mal » arrivé encore, et que votre prudence peut le dé- » tourner tout-à-fait ».

Ce billet, je l'avoue, est d'un singulier style;
Très obligeant sur-tout! l'avis peut être utile,
Mais il n'est point plaisant. Ah! ah! mon chevalier!...
Je sais bien qu'à Madrid, son combat singulier
Fut un galant exploit; tantôt il sembloit même
Me tâter sur l'amour, pressentir mon système...
Cela seroit pourtant un peu fort, entre nous.
Je l'ai dit, il est vrai, je ne suis point jaloux;

Mais est-ce une raison pour venir en silence,
Bien amicalement... Bon ! quelle extravagance !
Vous êtes honnête homme, oui, baron, j'en convien;
Mais vous futes aussi mon rival; je sais bien
Que cet avis n'est pas un piége, un stratagême;
Mais votre passion peut vous tromper vous-même;
Et je songerai vîte à vous remercier
De ce nouveau service, afin de l'oublier.

(*Il déchire la lettre.*)

Honorine! Honorine!

(*Honorine paroît.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, HONORINE.

LE MARQUIS.

Ah! bon. Mademoiselle,
Que fait ma sœur?

HONORINE.

Monsieur, elle est encor chez elle.

LE MARQUIS.

Je sors. Voulez-vous bien aller la prévenir
Qu'au retour je voudrois ici l'entretenir?

HONORINE.

Oui, monsieur le marquis.

SCENE IV.

HONORINE, *seule.*

Il veut encor, je gage,
L'attrister du récit de ce sot mariage.
Oui ! parce qu'il tient tout du comte de Firmin,
Il faut qu'à ce vieillard elle donne sa main !
L'écrit en est signé ! Mais cette obéissance
Va lui coûter bien cher; car, malgré son silence,
J'ai vu que pour d'Omval, son cœur... Mais je la voi.

SCENE V.

HONORINE, Mlle. D'HERFLEUR.

HONORINE.

Monsieur doit, en rentrant, vous parler.

Mlle. D'HERFLEUR.

Et sur quoi ?

HONORINE.

Sur votre époux futur, je crois. Cela doit être,
Ou fort réjouissant, ou fort triste.

Mlle. D'HERFLEUR.

Ou peut-être...
Indifférent.

HONORINE.

Quel conte! à votre âge? aujourd'hui!
Oh! non, l'indifférence est trop près de l'ennui.

Mlle. D'HERFLEUR.

Je me sens aujourd'hui dans mon jour d'indulgence,
Et veux bien t'affranchir d'un trop cruel silence.
Puisque l'indifférence ici blesse tes yeux,
Quel maintien dois-je avoir? un air triste, ou joyeux?

HONORINE.

A de pareils discours, une réponse claire
Est assez difficile; avant d'oser la faire,
Je voudrois de vous-même apprendre la façon
Dont vous desireriez que je la fisse.

Mlle. D'HERFLEUR.

Bon!
Cette réponse-là me seroit fort utile!

HONORINE.

Oh! je sais les devoirs d'une suivante habile.
Nous autres, au service, et sur-tout dans les cours,
Nous parlons quelquefois; mais nous avons toujours
Deux façons de répondre, et le choix embarrasse.
Tous les événemens ont pour nous double face,
Ou plutôt un seul fait forme deux actions;
Ce que nous devons voir, et ce que nous voyons.
Et, madame, Dieu sait quel tort seroit le nôtre,
Si nous allions répondre une fois l'un pour l'autre!

Mlle. D'HERFLEUR.

Eh bien, je te permets l'un et l'autre à-la-fois.

HONORINE.

Oui? Voici donc d'abord, à claire et haute voix,
Ce que je dois voir.

Mlle. D'HERFLEUR.

Bon.

HONORINE.

Que monsieur votre frère,
Des bienfaits qu'il reçut, préparant le salaire,
Vous fait un grand plaisir, lorsque son tendre cœur
Veut avec votre main payer son bienfaiteur.

Mlle. D'HERFLEUR.

Ensuite?

HONORINE.

Je dois voir, qu'aimable, jeune et belle,
Vous adorez déja l'époux qui vous appelle,
Époux qui, Dieu merci, n'est ni jeune, ni beau;
Et quand le triste hymen allume son flambeau,
Je dois voir que l'obstacle enfin qui vous arrête,
Vous cause un grand chagrin, en retardant la fête.

Mlle. D'HERFLEUR.

Bon; dis ce que tu vois enfin.

HONORINE.

Ah!

MLLE. D'HERFLEUR.

Ne crains rien.

HONORINE.

Allons. Ce que je vois se dit tout bas.

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh bien?

HONORINE.

Je vois que vous pensez que votre hymen dût faire
Le bonheur d'un amant, plus que celui d'un frère;
Que monsieur devoit bien, en nommant votre époux,
Ne pas choisir pour lui ce qui n'est que pour vous.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui?

HONORINE.

Je vois que pour rien, vous lui diriez, madame:
Ah! que pour mon repos, et le bien de votre âme,
Vous-même auriez bien dû, de votre bienfaiteur
Aller vîte épouser la cousine ou la sœur;
Car par le bien d'autrui, payer comme vous faites,
C'est s'endetter encor, pour acquitter ses dettes.

MLLE. D'HERFLEUR, *après un soupir.*

Oui, ma chere Honorine, on peut croire à tes yeux;
Et je dois te nommer, pour t'aider à voir mieux,
Celui qui, malgré moi, rend mon cœur indocile.

HONORINE.

Epargnez-vous, madame, une peine inutile;

Je vois encor cela. Le chevalier...

Mlle. D'HERFLEUR.

Eh oui.
J'avois cru te devoir taire jusqu'aujourd'hui
Ce que je dois cacher même à l'objet que j'aime,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même.
Je sais qu'il m'aime aussi; mais moi je ne pourrois,
En découvrant mon cœur, qu'augmenter ses regrets;
Ah! pour me consoler d'une gêne importune,
Aidons le chevalier, au moins dans sa fortune;
Sollicitons, pressons mon frère en sa faveur.
Je vais, pour ranimer l'amitié dans son cœur,
Mettre nos intérêts aux mains de la marquise.

HONORINE.

Eh! pourquoi donc d'un autre employer l'entremise?
Votre frère vous aime; il vous parle souvent;
Il faut le voir; l'amour est toujours éloquent.

Mlle. D'HERFLEUR.

Beaucoup trop. Si j'allois en parler à mon frère,
Il pourroit soupçonner ce que je veux lui taire;
Il verroit mes motifs; mais sans deviner rien,
Ma sœur prendra ma cause et la plaidera bien.
Prête à me prodiguer les soins que je réclame,
L'intérêt que j'y prends va passer dans son âme.
Tu connois la marquise; elle a le cœur si bon!
Incapable à-la-fois de feinte et de soupçon,
Fière de rendre heureux tout ce qui l'environne,

Elle n'a de plaisir que celui qu'elle donne;
Tout être qu'elle peut servir ou soulager
Lui peut être inconnu, mais jamais étranger;
C'est pour elle un besoin; soit vertu, soit foiblesse,
L'ami de ses amis a droit à sa tendresse;
Pour peindre enfin son cœur qu'un seul mot attendrit,
Elle a tant de bonté, qu'on la croit sans esprit.
Je l'attens en ce lieu... d'ailleurs, moins jeune qu'elle,
Sans blesser son orgueil, je peux guider son zèle.

HONORINE.

Mais elle s'emploîroit avec plus de chaleur,
Si de votre secret...

Mlle. D'HERFLEUR.

Non; outre que l'honneur
Ou l'orgueil, si tu veux, me condamne au silence;
Je ne prétends lui faire aucune confidence.
De l'aveu téméraire où tu veux m'engager,
Le moindre mal, crois-moi, seroit de l'affliger.
Sans craindre contre moi que son cœur se prévienne,
Je craindrois sa douleur qui trahiroit la mienne.

HONORINE.

Ma foi, c'est tout prévoir, il faut en convenir.

Mlle. D'HERFLEUR.

Voici ma sœur; je veux seule l'entretenir;
Laisse-nous.

(*Honorine sort.*)



SCENE VI.

MLLE. D'HERFLEUR, LA MARQUISE.

MLLE. D'HERFLEUR.

Ce matin, madame, ma mémoire
De vos soins généreux me retraçoit l'histoire ;
J'admirois de vous voir, soit de loin, soit de près,
Partout, autour de vous étendre vos bienfaits.
De grace, pardonnez si je vous fais connoître
Un oubli qui pourra vous affliger peut-être.
Vous estimez, je crois, le chevalier d'Omval ?

LA MARQUISE.

Sans doute. Il est bien né, d'un caractère égal ;
Je lui crois des vertus ; son malheur intéresse ;
Car par un coup du sort, il voit à sa jeunesse
Se fermer tout-à-coup le chemin des honneurs,
Lorsqu'il touchoit peut-être aux plus hautes faveurs.

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh bien, jamais pour lui (pardon, je suis sincère)
Vous n'avez invoqué le crédit de mon frère,
Tandis que d'un seul mot, peut-être auriez-vous pu
Rappeller dans son cœur l'espoir qu'il a perdu.
Ma sœur, par cet oubli sans doute involontaire,
Vous aurez quelque jour un reproche à vous faire.

LA MARQUISE.

O ciel! vous m'alarmez. Je n'ai pas cru devoir
Auprès de son ami l'aider de mon pouvoir;
Car, je n'en doute point, ma sœur, le marquis l'aime
Et connoît ses secrets aussi bien que lui-même.

Mlle. D'HERFLEUR.

Oui; mais par tant d'objets à-la-fois entraînés,
Pour être amis parfaits, les hommes sont-ils nés?
Sensible quelquefois, mais malgré soi volage,
Leur cœur est trop distrait pour aimer sans partage.
Notre sexe lui seul, plus loin du tourbillon,
Aime sans nul oubli, sert sans distraction;
C'est chez nous que le cœur répond de la mémoire.

LA MARQUISE.

Ah! vous dites bien vrai, je le sens.

Mlle. D'HERFLEUR.

J'ose croire
Qu'aimant le chevalier, connoissant son espoir,
L'appuyer, le servir, est pour vous un devoir.
Dites qu'il n'est point fait, par son rang, sa naissance,
Pour traîner dans la foule une obscure existence.

LA MARQUISE.

Oh! sans doute.

Mlle. D'HERFLEUR.

Au marquis représentez, ma sœur,
Qu'un protégé pareil honore un protecteur,

Par ses rares talens, son air et sa tournure.

LA MARQUISE.

Faut-il absolument parler de sa figure?

Mlle. D'HERFLEUR.

On pourroit, il est vrai, se taire sur ce point,
Cela se voit assez; soit... mais n'oubliez point
Qu'à ses talens, peut-être, offrant une vengeance,
Une autre cour pourroit l'enlever à la France.
Il faudroit, pour le bien de l'état et du roi,
L'enchaîner parmi nous par quelque noble emploi.

LA MARQUISE.

Mais si vous en parliez vous-même à votre frère,
Vous feriez en deux mots le succès de l'affaire;
Vous sauriez beaucoup mieux, ma sœur, apprécier,
Mieux louer les talens, les mœurs du chevalier;
Vous aurez mieux sans doute observé son mérite.

Mlle. D'HERFLEUR.

Oh! fort peu. La raison, d'ailleurs, veut que j'évite
D'en parler au marquis; car il pourroit fort bien
De quelques traits plaisans égayer l'entretien.
Et si le chevalier lui-même alloit apprendre
L'intérêt qu'à son sort l'amitié m'a fait prendre?
Ce seroit encor pis. Le chevalier, je crois,
N'est pas un fat, oh non! Mais aujourd'hui je vois
Que chez nos jeunes gens l'orgueil toujours extrême
Explique

Explique en leur faveur l'indifférence même.
Tout parle à l'amour-propre, et pour eux chaque jour
Un mot de politesse est un serment d'amour.

LA MARQUISE.

Bon! vous avez, ma sœur, et tout me le rappelle,
Bien plus d'esprit que moi; mais comptez sur mon zèle.
J'entends, je crois, quelqu'un, peut-être mon époux.
Pour nous mieux concerter, ma sœur, séparons-nous.
Dès que vous le pourrez, je vous attends.

SCENE VII.

LE MARQUIS, Mlle. D'HERFLEUR.

Mlle. D'HERFLEUR, *d'abord seule, à part.*

J'espère
Que mon frère croira... Mais le voici. Mon frère,
Vous vouliez me parler.

LE MARQUIS.

Oui, ma sœur. Un ami
M'apprend qu'en ses desseins le comte est affermi,
Et qu'il parle souvent de l'heureuse journée
Qui doit à votre sort unir sa destinée.
L'affaire qui l'occupe enfin tourne à son gré,
Et nous touchons bientôt au moment desiré.

Mlle. D'HERFLEUR, *à part.*

Desiré!

LE MARQUIS.

Sans effroi vous le verrez paroître,
Ma sœur! et votre cœur?...

Mlle. D'HERFLEUR.

Il est tel qu'il doit être.
Par les mêmes liens vous êtes engagé;
Mon devoir est le même, et je n'ai point changé.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quand je songe au baron, oh! sa lettre est fort bonne.
Eh bien, pourtant, j'ai pu, sur l'avis qu'il me donne,
Réfléchir un moment, douter... J'en suis honteux.
Ce que c'est que l'hymen, et comme il rend peureux!
Moi, l'effroi des jaloux, qui ris de leur sottise!...
Le mari le plus sage a ses jours de bêtise.
A mes pieds, en rentrant, j'ai trouvé ce papier;
Lisons. Ce sont des vers... eh! c'est du chevalier!
Il les a copiés. Comment, copiés? peste!
Il les a composés; la preuve est manifeste;
Ils sont tout raturés d'un bout à l'autre. Bon.
Ma foi, notre poète a perdu son brouillon.

(*Il lit.*)

« Le cœur et la main. »

Eh! ses vers ont un tour galant, amoureux même;
Il paroît s'exprimer en amant que l'on aime....
Mais je trouve à son style un air mystérieux;
Il brûle; on le contraint de déguiser ses feux!...

(*Après avoir pensé.*)

Bon! ne voilà-t-il pas la maudite pensée,
Qui me galoppe encore après l'avoir chassée!

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! chevalier, daignez un moment m'écouter;
Sur les vers que voici, je veux vous consulter.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous faites des vers, marquis?

LE MARQUIS.

Oui; grand prodige!
Qui n'en fait pas! (*il lit*)
« Le cœur et la main »

LE CHEVALIER, *en s'approchant pour regarder.*

Quoi... le cœur...

LE MARQUIS.

Ecoutez, vous dis-je,

LE CHEVALIER, *à part.*

J'aurai laissé tomber sottement ce papier.
Je suis un étourdi.

LE MARQUIS, *lisant.*

« Quoi! pour jamais votre main s'est donnée,
» Quand je dois vous aimer jusqu'à mon dernier jour!
» Ne peux-tu triompher, ô jaloux hyménée,
» Sans coûter des pleurs à l'amour?
Monsieur le Chevalier,
Eh bien, ces premiers vers ont-ils de la tournure?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Ils sont... fort jolis.

LE MARQUIS.

Ah! chevalier, je vous jure
Que cet éloge là me paroît mérité;
Mais je ne le crois pas modeste, en vérité.

LE CHEVALIER, *de même.*

Modeste! vous pensez que?...

LE MARQUIS.

Regardez. Peut-être
L'écriture pourra.... vous devez la connoître?

LE CHEVALIER, *de même.*

Oui,.. je vois... j'ai moi-même...

LE MARQUIS.

Eh bien!

LE CHEVALIER.

Écrit cela.

LE MARQUIS.

Écrit? et dites-moi, qu'entendez-vous par là?
Mais tenez, chevalier, ces ratures, j'espère,
Vont rendre pour nous deux l'énigme un peu plus claire.

LE CHEVALIER, *faisant le plaisant.*

Il est vrai, j'en conviens, c'est moi qui suis l'auteur.
Je voulois voir venir, marquis, et par malheur
Si vous m'en aviez fait le larcin téméraire,
Je vous traitois, ma foi, tout haut de plagiaire.

LE MARQUIS.

Soit, souffrez que j'achève.

(*Il continue de lire.*)

» Cependant mon amour craint encor de paroître;
» Dans le fond de mon cœur je dois cacher mes vœux.
» Mais c'est en vain qu'un rival orgueilleux
» De vos appas s'est rendu maître;
» Si sans la main je ne suis point heureux,
» Sans le cœur peut-il jamais l'être?

Oh çà, qu'entendez-vous
Par cette main donnée?

LE CHEVALIER.

On suppose un époux.

LE MARQUIS.

Ah! suppose, est fort bon. Au reste je confesse

Que je trouve à ces vers du trait, de la finesse.
Mais, plus sage à la fin, dirigeant mieux vos soins,
A ce nouvel amour sachez donner au moins
Un dénoûment plus gai.

LE CHEVALIER.

Qui vous fait donc conclure
Que le sujet des vers est ma propre aventure?
Le poète est souvent autre que le héros.

LE MARQUIS.

J'entends, la fiction; elle arrive à propos.
Mais cette fiction que ce discours annonce,
Est-elle dans vos vers ou dans votre réponse?

LE CHEVALIER.

Je dois prendre, marquis, cette distinction
Comme un pur badinage.

LE MARQUIS.

Et vous avez raison;
Je riois. Mais parlons d'un objet moins frivole;
Du ministre avez-vous enfin quelque parole?
L'audience...

LE CHEVALIER.

A manqué.

LE MARQUIS.

Tant pis. Mais faisons mieux;
A Versailles, demain, nous l'irons voir tous deux;
D'un pareil entretien j'espère davantage.

Il faut bien redoubler de zèle et de courage,
Puisque de tous côtés tous les cœurs sont pour vous.
Monsieur, dans vos malheurs, vous feriez des jaloux.

LE CHEVALIER, *à part, en sortant.*

Auroit-il découvert le secret de ma flâme ?
Allons nous éclaircir.

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui ; d'Omval dans son âme
Cache un profond secret, d'Omval est amoureux ;
On le voit. Mais qui donc est l'objet de ses vœux ?

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

J'ai, monsieur le marquis, besoin d'un bon office.

LE MARQUIS.

Madame, expliquez-vous.

LA MARQUISE.

C'est un très grand service
Que de votre amitié je brûle d'obtenir,
Et dont je garderai longtems le souvenir.

LE MARQUIS.

L'intérêt qu'au succès votre cœur paroît prendre...

LA MARQUISE.

Est très vif.

LE MARQUIS.

Me voilà tout prêt à vous entendre.
Parlez; après l'amour que mon cœur sent pour vous,
Le prouver est pour moi le plaisir le plus doux.

LA MARQUISE.

Ce pauvre chevalier, l'ami de votre enfance,
Sans se plaindre de vous, gémit dans le silence,
De voir mettre en oubli ses talens et son nom.

LE MARQUIS, *à part.*

Ceci me paroît drôle. (*haut.*) Il se plaint sans raison,
Madame; il faut du tems pour tout. Mais à moi-même
Que n'a-t-il donc parlé? craint-on l'ami qu'on aime?
Pourquoi s'adresse-t-il à vous plutôt qu'à moi?

LA MARQUISE.

A moi... plutôt qu'à vous?

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Oui, sans doute. Eh bien, quoi!
Elle rougit?

LA MARQUISE.

A moi... mais non, sa confidence...
Il ne m'en a pas dit un mot; c'est moi qui pense
Que si vous l'étayez, vous en viendrez à bout,

Il plait, il est goûté, fait pour aller à tout.

LE MARQUIS.

Sans doute. Mais, madame...

LA MARQUISE.

Allons, je vous en prie,
Faites cela pour moi.

LE MARQUIS.

Soit. Mais j'aurois envie
De savoir (si ce vœu n'est pas trop indiscret)
Quel intérêt vous porte...

LA MARQUISE.

Oh!.. c'est un intérêt...

LE MARQUIS.

Très désintéressé! hem! le lien des âmes,
Le desir d'obliger, n'est-ce pas! oh! les femmes
Ont le cœur excellent.

LA MARQUISE.

D'ailleurs on est d'accord
Qu'il doit s'enorgueillir des ayeux dont il sort;
Qu'enfin par sa naissance il peut beaucoup prétendre.

LE MARQUIS.

Prétendre! je le vois.

LA MARQUISE.

Il ne faut pas attendre
Qu'on vienne, par l'appât d'un destin plus flatteur,

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mlle. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voilà notre entretien, monsieur le chevalier,
Tombé sur un sujet au moins fort singulier.
Poursuivons. Vous savez que ma main fut donnée;
Qu'un écrit a déja réglé ma destinée,
Et qu'un époux m'attend pour recevoir ma foi.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je m'en souviens.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je veux le croire. Mais pourquoi
Cette impatience?

LE CHEVALIER.

Ah!

MLLE. D'HERFLEUR.

Je voulois donc vous dire
Que cet entretien-ci peut servir à m'instruire.

Lorsqu'aux soins d'un époux il faut m'accoutumer,
Je peux apprendre avant, comment je dois l'aimer.

LE CHEVALIER, *sans prendre le ton de la galanterie.*

Oh! lui, prenant bientôt une douce habitude,
N'aura, pour vous aimer, besoin d'aucune étude;
En vous voyant, son cœur épris de son devoir,
Apprendra d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit savoir.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

On n'est pas plus aimable.

LE CHEVALIER.

Il doit toute sa vie....

MLLE. D'HERFLEUR.

Par exemple, voilà de la galanterie.
Mais, jusqu'à ce moment, je vous ai cru (pardon)
Moins enclin vers l'amour que vers l'ambition.

LE CHEVALIER.

Qui, moi? j'ai cru devoir, au sortir de l'enfance,
Montrer l'ambition qui sied à ma naissance;
Mais ce noble desir, dont je fus tourmenté,
N'est pas, graces au ciel, insensibilité.
Oui, je vous l'avoûrai, l'ambition m'enflâme;
Elle eut dans tous les tems du pouvoir sur mon âme.
Je pense qu'un grand cœur peut, sans présomption,
Appeler la fortune au secours de son nom,
Et des biens, des honneurs demander le partage,
Comme un fils reconnu réclame un héritage.

(*Avec une sorte d'enthousiasme.*)

A la gloire, aux honneurs je prétends parvenir;
Je veux les mériter, je veux... les obtenir.
Oui, je me crois enfin garant du succès même.
Aux chefs que m'a donné l'autorité suprême
Je dis: pour mon pays j'ai du sang à verser;
Moi, je dois le servir, vous, me récompenser.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

Cette fierté me plaît. (*haut*) J'avois lu dans votre ame,
Et j'avois applaudi le desir qui l'enflâme.

LE CHEVALIER.

Ce suffrage est pour moi le prix le plus flatteur.
Mais si vous pouviez voir, en lisant dans mon cœur,
Jusqu'où de mes desirs j'ai porté l'imprudence,
Vous jugeriez peut-être avec moins d'indulgence.

MLLE. D'HERFLEUR.

Mais votre ambition a donc pris un essor
Rare, inconcevable?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MLLE. D'HERFLEUR

Mais encor?

Seriez-vous satisfait d'un titre?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MLLE. D'HERFLEUR.

D'un régiment?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'HERFLEUR.

L'offre est cependant...

LE CHEVALIER.

Mon âme...
Au faîte des honneurs... encor... desireroit...

Mlle. D'HERFLEUR.

Oh! pour le coup, ceci me paroît indiscret.
Sachons...

LE CHEVALIER.

Dispensez-moi...

Mlle. D'HERFLEUR.

Non; je prétends apprendre
Au delà de ces biens, ceux qu'on ose prétendre.

LE CHEVALIER, *se mettant à ses genoux.*

Ah! soyez moins modeste, et vous jugerez mieux
Quels vœux osa former ce cœur ambitieux.

Mlle. D'HERFLEUR, *après un silence.*

Si nous avons ici quelque tort l'un et l'autre,
Ma faute, chevalier, a précédé la vôtre.
Levez-vous. J'ai poussé trop loin cet entretien;
J'excuse votre tort pour expier le mien.

LE CHEVALIER

Ah! ce pardon qu'obtient un aveu téméraire,

S'il n'est que généreux, peut-il me satisfaire!

MLLE. D'HERFLEUR.

Je vais vous dévoiler mes sentimens: je vais
Consoler, ou plutôt augmenter vos regrets.
Par un cruel devoir, dès long-tems enchaînée,
Si je pouvois enfin changer ma destinée,
Ma main seroit à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! ces mots dans mon cœur,
Madame, ont effacé la trace du malheur.
Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui; mais n'oubliez pas qu'en l'état où nous sommes,
Notre ennemi sans doute, et le plus dangereux,
C'est l'espérance, il faut la repousser tous deux.
Que n'avons-nous, d'Omval, une obscure naissance!
L'obscurité du moins donne l'indépendance;
Et, loin de voir trahir mes vœux et mon espoir,
Je pourrois accorder mon cœur et mon devoir:
Chacun de nous à l'autre eût consacré sa vie
Par un hymen sans gloire et plus digne d'envie;
Et tous deux affranchis d'un devoir rigoureux,
Nous serions ignorés, mais nous serions heureux.

LE CHEVALIER.

Ah! quel charmant tableau! mais hélas! qu'il diffère
Du sort que me prépare un ami, votre frère!
Exilé loin de vous, ils me faut désormais

Vous

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, Mlle. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

Mlle. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,

(*Montrant le chevalier.*)

Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

HONORINE.

Un courrier...

MLLE. D'HERFLEUR.

De qui? du comte?

HONORINE.

Eh! oui sans doute,
Qui, dans le même instant, va se remettre en route.

MLLE. D'HERFLEUR.

(*à part.*)

Je reviens, chevalier. C'est un pas hasardeux...
Quel qu'en soit le danger, je le dois, je le veux.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

HONORINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Quel est donc son dessein?

HONORINE.

Comment vous en instruire?
Elle ne dit jamais que ce qu'elle veut dire.
Ne donne pas, qui veut, ce bel exemple.

LE CHEVALIER.

Hélas!

HONORINE.

Vous souffrez; je vous plains.

LE CHEVALIER.

Ah! tu ne connois pas
Tous mes chagrins. J'ai su que dès ce jour peut-être,
Ici mon adversaire est tout prêt à paroître.
Ta maîtresse bientôt va l'apprendre; et mon cœur
Peut braver mon danger, mais non pas sa douleur.

HONORINE.

Mais qui le lui dira?

LE CHEVALIER.

L'on adresse à son frère
Un double du cartel; par là, mon adversaire,
En instruisant un tiers, sans doute aura compté
Donner à son défi plus d'authenticité.

HONORINE.

J'entends. Et vous craignez, selon toute apparence,
Que prier le marquis de garder le silence,
Ce ne soit éveiller un soupçon dangereux?

LE CHEVALIER.

Eh! oui. Si je tâchois, par un détour heureux...
Si je pouvois avant, par quelque stratagême...
Oui, disons que j'ai fait écrire exprès moi-même
Un cartel supposé, pour retenir ici...

HONORINE.

Ah! votre idée arrive à tems; car la voici.



SCENE IV.

MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER, HONORINE.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part en entrant.*

Bon, ma lettre est partie... elle étoit nécessaire.
(*à d'Omval.*)
Chevalier, son récit n'étoit que trop sincère.
Il faut nous séparer.

LE CHEVALIER.

Je vais vous faire part
D'une feinte qui doit retarder ce départ.
Ce mensonge innocent, que l'amour seul fit naître,
A votre noble orgueil va déplaire peut-être.

MLLE. D'HERFLEUR.

Si l'amour l'inspira, l'amour doit l'excuser.

LE CHEVALIER.

Comme le marquis veut, dit-on, me proposer
D'aller voir resserrer les nœuds que je redoute,
Je suppose un cartel qu'il tient déja sans doute,
Qui, de mon adversaire annonçant le retour,
Me prescrit de l'attendre ici de jour en jour.
S'il faut que je vous suive à l'hymen qu'on apprête,
L'ordre qui me retient, vous même vous arrête;

Et ce cruel départ que vous avez juré,
S'il ne peut plus se rompre, est au moins différé.

MLLE. D'HERFLEUR.

Ah! faut-il que du sort accusant l'injustice,
Un sentiment si vrai recoure à l'artifice!
Mais, malgré moi, mon cœur applaudit au moyen
Qu'a tenté votre amour.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je respire.

MLLE. D'HERFLEUR.

Aussi bien,
Pendant ce court délai, le comte aura la lettre
Qu'en deux heures au plus son courrier doit remettre.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, madame? au comte de Firmin,
Vous avez écrit, vous?

MLLE. D'HERFLEUR.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Et votre main
De mon malheur encore a signé l'assurance!

MLLE. D'HERFLEUR.

Ce que je viens d'écrire est loin de l'apparence:
J'ai déclaré pour vous mes sentimens secrets.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous ne craignez pas?...

Mlle. D'HERFLEUR.

Qu'importe le succès?
Mon amour n'attend rien d'un aveu trop sincère.
J'ai cédé sans projet à mon devoir sévère,
Qui veut qu'à mon époux, je déclare aujourd'hui
Qu'avec ma main, mon cœur ne sauroit être à lui.

LE CHEVALIER.

Ce noble aveu pourroit vous nuire.

HONORINE.

Moi, je pense
Qu'il se seroit passé de cettte confidence.

Mlle. D'HERFLEUR.

Ah! nous ne sommes pas heureux!

LE CHEVALIER, *d'un ton douloureux.*

Du moins je puis,
Avant vos déplaisirs, voir finir mes ennuis.

Mlle. D'HERFLEUR.

D'Omval, je vous défends d'en former l'espérance.
Un cœur qui n'aime pas, est dans l'indépendance;
Mais si-tôt que l'on aime, on ne vit plus pour soi.
Vos jours, par votre aveu, n'appartiennent qu'à moi;
Et vous me répondez enfin de votre vie,
Comme d'un bien sacré que mon cœur vous confie.
Mais laissez-moi, d'Omval; et loin de m'attendrir,
Souffrez que ma raison vienne me secourir.

SCENE V.

LE MARQUIS, MLLE. D'HERFLEUR, HONORINE.

MLLE. D'HERFLEUR, *seule, à part.*

Sur l'amour malheureux elle a bien peu d'empire!
Tâchons de retrouver ma sœur; qu'elle m'inspire
Un...

LE MARQUIS.

Ah! ma sœur, priez ma femme de venir.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui, m[illegible]re.

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

On a beau vouloir me prévenir;
Elle n'est point coupable, et jusqu'à l'évidence,
Tout prendroit à mes yeux l'air de l'invraissemblance...
Mais supposons enfin cette secrette ardeur,
D'Omval dans la marquise a trouvé son vainqueur;
Il l'aime; est-il aimé? qui me force à le croire?
Il le dit bien; ses vers chantent bien sa victoire;
Mais qui le prouve? rien. Abusé par ses vœux,

Le chevalier, enfin, peut être avantageux;
Il est jeune; et voilà qu'il est encor poète!
Deux motifs.... un moment! naïve et point coquette,
Si la marquise l'aime, elle ne m'aime plus;
Or je peux aisément m'éclaircir là-dessus.
En tournant l'entretien vers l'objet qui me touche,
Je vais forcer son cœur à parler par sa bouche.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Le comte enfin lassé de soupirer en vain,
Madame, de ma sœur va recevoir la main;
Mais un doute me reste, et vient, je le confesse,
Au milieu du bonheur, m'apporter la tristesse.

LA MARQUISE.

Quoi!

LE MARQUIS.

Le comte et ma sœur ne se sont jamais vus.
De quelques qualités que tous deux soient pourvus,
Ils pourroient s'aimer peu....

LA MARQUISE.

Pourquoi craindre d'avance?...

LE MARQUIS.

Un couple qui d'abord part de l'indifférence,

Arrive bien plus vîte à l'infidélité.
Ce qu'on prit sans amour, sans remords est quitté;
Il faut avoir aimé pour se croire infidèle.

(*à part.*)

Elle rêve, se tait; à quoi donc pense-t-elle?

LA MARQUISE.

Mon ami, pourrez-vous me pardonner ici
L'aveu que je vais faire?

LE MARQUIS, *à part.*

Un aveu! qu'est ceci?

(*haut.*)

Parlez.

LA MARQUISE.

Voudrez-vous bien ne pas m'en faire un crime?

LE MARQUIS, *à part.*

Par quelque fait va-t-elle appuyer ma maxime?
Avouer envers moi quelqu'un de ces torts-là?
Ce seroit pousser loin la franchise. Voilà....

LA MARQUISE.

Vous ne répondez point?

LE MARQUIS.

Voyons toujours, madame.

LA MARQUISE.

Quand je pris à l'autel le nom de votre femme,
Vous m'étiez, je l'avoue, au moins indifférent.

LE MARQUIS.

Au moins, madame?

LA MARQUISE.

Au moins.

LE MARQUIS, *à part.*

Oui, cela se comprend;..

(*haut.*)

L'aveu n'est point fardé. Soit; mais on ne sait guère
Si sur ce point le comte est facile ou sévère.
Sait-on quel sentiment, quel genre de retour
Il voudra que sa femme accorde à son amour?

LA MARQUISE.

Eh quoi! de votre sœur pourquoi ne pas attendre
Les tendres sentimens qu'un mari peut prétendre,
Tout ce qui peut enfin rendre un époux heureux?
Ce doute pour son cœur est trop injurieux.

LE MARQUIS.

Eh! mon dieu, ce soupçon qui vous fait tant de peine,
N'accuse pas son cœur, mais la nature humaine.
Je crains... ce qui doit être.

LA MARQUISE.

Allez, il vient un jour
Où le cœur cesse d'être insensible à l'amour.
Pourquoi vouloir qu'enfin les soins, la complaisance
N'obtiennent de nos cœurs que de l'indifférence?

LE MARQUIS.

Mais, vous, pourquoi vouloir qu'une femme, entre nous,
Ayant tant d'autres gens à voir que son époux,
Ce soit tout justement l'époux qui dans son âme,
Allume avant tout autre une amoureuse flâme?

LA MARQUISE.

C'est qu'il fait plus pour elle; il la voit plus souvent.

LE MARQUIS.

Oui, l'époux sera tendre, et l'étranger galant;
Jugez si le dernier aura la préférence!

LA MARQUISE.

Croyez que la raison...

LE MARQUIS.

J'en crois l'expérience.

LA MARQUISE.

L'amour souvent arrive après l'hymen.

LE MARQUIS.

Après?
Je l'ai bien vu finir, mais commencer? jamais.

LA MARQUISE, *le cœur gros.*

Quoi! pensez-vous cela?

LE MARQUIS.

Mais tout ceci, madame,
Regarde également et l'époux et la femme.

LA MARQUISE, *plus affectée.*

Qui?... vous?...

LE MARQUIS.

J'ai vu le monde, et je sais comme on vit,
Madame.

LA MARQUISE, *en sanglotant.*

Vous croyez?... quoi... votre cœur vous dit?...

LE MARQUIS.

Madame, qu'avez-vous? quel trouble vous agite?

LA MARQUISE, *avec une voix étouffée.*

Non... ce n'est rien... monsieur.

LE MARQUIS.

Quel sujet a si vîte?...
Que vois-je? vous pleurez!

LA MARQUISE, *de même.*

Qui? moi?... non... Eh bien, oui.
Comment ne pas pleurer, quand je perds aujourd'hui
La double illusion dont je vivois charmée?
Heureuse du bonheur d'aimer et d'être aimée,
Ce n'étoit donc qu'un songe, et vous l'avez détruit!
Tout l'espoir de ma vie en un moment s'enfuit!
Helas! quand par mes soins j'ai cru vous satisfaire,
Mon amour étoit vain, le vôtre, imaginaire!
Vous pouvez à la fois, brisant ce doux lien,
Et m'ôter votre cœur, et soupçonner le mien!
Ce cœur blessé par vous, par cette double injure,
Sentira chaque jour, déchirer sa blessure.

Il eût fallu du moins, par pitié pour mes jours,
Ne me tromper jamais, ou me tromper toujours.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! non, la fausseté n'eut jamais ce langage.
(*Haut.*)
Madame, pardonnez un triste badinage;
Voulant, par une feinte, obtenir un aveu,
Mon esprit, sotement, s'en étoit fait un jeu.
L'épreuve...

LA MARQUISE.

Ah! mon ami! que ce soit la dernière.
Le plaisir qu'après tout, le succès peut vous faire,
N'égalera jamais le chagrin, la douleur,
Que même un faux soupçon fait sentir à mon cœur.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Son âme est pure; en vain on se laisse séduire,
Le caractère reste, on ne peut le détruire;
Elle eût pu (car son cœur tient à l'humanité)
Connoître la foiblesse, et non la fausseté.
Ce n'est pas qu'au besoin, une femme infidelle...
J'en ai vu qui pleuroient... oui; mais ce n'est pas elle.
Cependant, je le vois; d'Omval est amoureux;
Or si ma femme ici ne fixe point ses vœux...
Eh! parbleu c'est ma sœur, oui, voilà le mystère.

Allons, j'en vais avoir la preuve la plus claire.
Le cartel que j'ai là pour notre chevalier,
M'en offre un moyen sûr, et je veux l'employer.
De son nouveau danger la nouvelle effrayante
Décélera bien tôt et l'amie et l'amante.

(*Fouillant dans ses poches.*)
Je croyois l'avoir pris.
(*Voyant arriver la marquise et sa sœur.*)
Les voilà justement.
Allons vite chercher le cartel.

SCENE IX.

LA MARQUISE, Mlle. D'HERFLEUR.

LA MARQUISE.

Sûrement
Vous savez que le comte écrit à votre frère,
Pour achever enfin un hymen qu'il espère?

Mlle. D'HERFLEUR.

Oui.

LA MARQUISE.

Mais qu'en pensez-vous, ma sœur?

Mlle. D'HERFLEUR.

J'obéirai...

(*Avec explosion.*)
Mais c'en est fait, ma sœur, je le sens, j'en mourrai,

LA MARQUISE.

Ah! ciel!

Mlle. D'HERFLEUR.

J'aime; mon cœur qui se trahit sans cesse,
Ne sauroit plus long tems vous cacher sa foiblesse;
J'aime d'Omval. J'ai cru pouvoir jusqu'à ce jour,
A force de raison, combatre mon amour;
J'espérois égaler ma force à mon courage.
Mais près d'aller remplir le serment qui m'engage,
Mon courage abattu me trahit, et mon cœur
Trop foible et trop puni, ne sent que sa douleur.
Tout change à mes regards: la chaîne qui me lie,
Ce qu'on nomme devoir, n'est qu'une tyrannie;
L'orgueil de ma naissance, un cruel préjugé.
Mais mon frère a promis! qui l'en avoit chargé?
Quel droit en avoit-il? Le ciel dans sa colère,
Pour être mon tyran, l'avoit-il fait mon frère?
Me dois-je pour victime aux honneurs de son rang?
Et compte-t-il enfin parmi les droits du sang,
Celui de m'opprimer, celui d'être barbare?

LA MARQUISE.

Ah! ma sœur, je le vois, la douleur vous égare;
Elle vous rend injuste; et ces noms odieux...

Mlle. D'HERFLEUR.

Oui, ma sœur, j'en conviens, j'en rougis à vos yeux;
J'accuse ici mon frère, et j'ai tort de m'en plaindre;
Mon malheur a tout fait; sans vouloir m'y contraindre,

Mon frère, ami zélé du comte de Firmin,
Me l'offrit pour époux, et j'acceptai sa main.
Mais, j'étois libre alors; toute entière à mon frère,
J'étois heureuse enfin du bonheur de lui plaire.
Ah! votre tendre cœur qui veut me consoler,
Ignore quel amour il me faut immoler!
Sûre d'aimer d'Omval, jusqu'à ce jour, moi-même,
J'ignorois à quel point... à quel excès je l'aime.

LA MARQUISE.

Ah! ma sœur, ce secret que j'apprends malgré moi,
Vient de remplir mon cœur de douleur et d'effroi.

Mlle. D'HERFLEUR.

Mais songez que du moins sur cette confidence
J'attends, j'ose exiger un éternel silence.

LA MARQUISE.

Vous pouvez y compter; vous savez si mon cœur...
On vient; c'est le marquis; contenez-vous, ma sœur.

Mlle. D'HERFLEUR.

Il le faut bien. Qu'au moins dans ce cruel orage,
Votre tendre amitié seconde mon courage.



SCÈNE X.

SCENE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
Mlle. D'HERFLEUR.

LE MARQUIS, *à part en entrant.*

Suivons notre projet, non pour être éclairci;
La marquise n'étoit pour rien dans tout ceci;
Je suis, au fond du cœur, sûr de son innocence;
Mais je veux y porter le jour de l'évidence.
L'héroïne, à coup sûr, n'est autre que ma sœur.
Les voici toutes deux.

Mlle. D'HERFLEUR, *bas à la marquise.*

Il a l'air bien rêveur!

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous!

LA MARQUISE.

Vous aviez quelque chose à nous dire!

LE MARQUIS.

Oui; sur le chevalier.

Mlle. D'HERFLEUR, *à part.*

Bon; il vient nous instruire
Du faux cartel. D'Omval a fort sagement fait,
Quand de ce stratagême il m'a dit le secret!
Mon trouble involontaire auroit trahi ma flâme.

LE MARQUIS, *bas, en regardant sa sœur.*

Quelque pressentiment déja trouble son âme.

LA MARQUISE.

Que lui veut-on?

LE MARQUIS.

(*A part, en regardant sa sœur.*)

Voici... Mon cœur va s'accuser,
Souffrir de tout le mal que je vais lui causer.
(*Haut.*)
Sans doute il vous souvient de sa vieille querelle?

LA MARQUISE.

Mais oui.

LE MARQUIS, *bas.*

Voici la crise. (*Haut.*) Elle se renouvelle.
(*Le marquis tire un papier de sa poche, et en le montrant, il regarde successivement la marquise et sa sœur.*)
Par un nouveau défi...

Mlle. D'HERFLEUR, *bas.*

(*Haut, mais froidement.*)

Justement. Quel malheur!

LE MARQUIS.

Pour demain, aujourd'hui, peut-être.

LA MARQUISE, *avec le plus grand trouble.*

Ah! pauvre sœur!
Elle en mourra.

LE MARQUIS, *bas.*

Vraiment, voici d'un autre stile !
Quoi ! ma femme se trouble, et ma sœur est tranquille ?
(*Haut.*)
Que vois-je ? qu'avez-vous, madame ? la douleur
Fait pâlir votre front, accable votre cœur.

LA MARQUISE.

Je viens de me trouver presque mal.

LE MARQUIS.

Eh ! moi-même
Je ne suis pas trop bien.

LA MARQUISE.

Et dans... mon trouble extrême,
Je n'ai pu vous cacher...

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je vois.
Mais encor ?

LA MARQUISE.

Je ne puis vous dire...

LE MARQUIS.

Je le crois;
Mais oui, cela ne peut se cacher ni se dire.
Allons, remettons nous tous les deux. Je desire
Prendre conseil de vous. L'adversaire est, dit-on,
Furieux contre lui; l'avertirai-je, ou non ?

MLLE. D'HERPLEUR, *à part.*

Puisqu'à mon triste hymen d'Omval est nécessaire,

Si je l'arrête ici, mon départ se diffère.
(*Haut.*)
L'honneur veut qu'à d'Omval on montre ce billet;
L'honneur veut qu'au combat d'Omval se tienne prêt.

LE MARQUIS, *bas.*

(*Haut.*)
Allons, ce n'est donc pas ma sœur. Et vous, madame!

LA MARQUISE.

L'amitié doit cacher l'écrit.

LE MARQUIS, *bas.*

Et c'est ma femme.

LA MARQUISE, *bas à Mlle. d'Herfleur.*

Ma sœur, y pensez-vous? je ne vous conçois pas.

LE MARQUIS, *bas.*

Du conseil de ma sœur elle se plaint tout bas.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui, tel est mon avis. Même il faut qu'il demeure,
Pour attendre l'instant, sans s'éloigner une heure,
Car la moindre équivoque est un très grand malheur,
En pareil cas.

LA MARQUISE.

O ciel! quoi! l'on appelle honneur!...

LE MARQUIS, *à part.*

J'enrage!

LA MARQUISE.

Vous grondez?

LE MARQUIS.

Point; j'ai l'âme ravie.

(*A mlle. d'Herflear.*) (*A la marquise.*)
Vous voulez son honneur, vous demandez sa vie;
Rien n'est plus naturel, et je suis fort content,
Satisfait.

LA MARQUISE.

Je le crois. Mais vous riez pourtant
D'un air... fâché.

LE MARQUIS.

Fâché? cela n'est pas possible.
Une sœur... héroïque, une épouse... sensible,
Est-ce de quoi gronder et se mettre en courroux?
Je suis un heureux frère, un... très heureux époux.

LA MARQUISE.

Non, tenez, votre joie est...

LE MARQUIS, *avec humeur.*

Pour vous satisfaire,
Faut-il un rire fou?

MLLE. D'HERFLEUR.

Nos deux avis, mon frère,
Ont déplu, je le vois. Il faudra pourtant bien,
Si l'un vous dit, parlez, l'autre, ne dites rien,
Adopter l'un des deux.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

MLLE. L'HERFLEUR.

La chose est claire;
C'est qu'il faut dans la vie, ou parler ou se taire.

LE MARQUIS, *avec humeur.*

Ce dernier est souvent le plus sage, entre nous.

MLLE. D'HERFLEUR.

Nous serons aux conseils plus dociles que vous.

(*Elle tend la main pour sortir à la marquise, qui s'en va en regardant le marquis d'un air inquiet.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, *seul.*

Eh bien, demandez-moi si quelque noir génie
Ne vient pas me souffler exprès la jalousie!
C'est inimaginable, et l'on n'y conçoit rien.
Je veux être tranquille en voyant tout en bien;
On vient changer en mal le bien que je présume;
Je souffle le flambeau, le diable le rallume!
Tantôt avec ma femme, un heureux entretien
Avoit mis en repos son esprit et le mien;
Un entretien nouveau me rend à ma sottise.

Allons, soumettons-nous au sort qui nous maîtrise;
Et puisque mon destin veut que je sois jaloux...
Mais le suis-je en effet? suis-je au nombre des foux?
Au surplus, qui voudra, m'explique ce mystère.
Mais si je suis jaloux, en tout cas je n'ai guère,
Avec les sentimens, l'esprit de mon état.
Livrant à l'espérance un éternel combat,
Vers la conviction le vrai jaloux s'empresse;
Moi, je la fuis toujours, et la trouve sans cesse.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, Mlle. D'HERFLEUR.

Mlle. D'HERFLEUR.

Oui, ma sœur, ce cartel n'étoit qu'un stratagême,
Employé par d'Omval, avoué par moi-même.
Voilà pourquoi tantôt j'avois, en écoutant,
Cette tranquillité qui vous surprenoit tant.
Mais son danger subsiste, et la moindre étincelle
Peut, à chaque moment, rallumer sa querelle.
On ne peut pas toujours, vous le savez, ma sœur,
Dans le même péril, avoir même bonheur.

LA MARQUISE.

Je crains tout en effet.

Mlle. D'HERFLEUR,

Mais, enfin, si mon frère
Ne peut par ses conseils accommoder l'affaire,
Son crédit peut user de ces précautions
Que souvent on employe en ces occasions;
Le roi pourroit d'un mot, appaisant leur furie,
Sauver aux deux rivaux et l'honneur et la vie.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais autrefois je vous ai vu, ma sœur,

Penser bien autrement; vous disiez que l'honneur...

Mlle. D'HERFLEUR.

C'est que j'avois alors, pour nourrir ma constance,
D'un cœur impartial la froide indifférence;
Je ne voyois encor que le danger d'autrui.
Mais c'est d'après mon cœur que je pense aujourd'hui.
Au nom d'un sentiment éprouvé par vous-même,
S'il en est tems encor, sauvez-moi ce que j'aime.
Parlez au marquis.

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle. D'HERFLEUR,

Mais dans cet entretien
Parlez avec chaleur.

LA MARQUISE.

Oui, ma sœur.

Mlle. D'HERFLEUR.

Dites bien
Qu'il s'agit d'un ami, qui l'aime et qu'il estime.

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle. D'HERFLEUR.

Que si de l'honneur malheureuse victime,
Dans un nouveau combat d'Omval finit son sort,
Jusqu'à sa dernière heure il va pleurer sa mort.

LA MARQUISE.

De votre amour au moins nul n'aura pu l'instruire?

Mlle. D'HERFLEUR.

Non; mais à mon époux j'ai cru devoir l'écrire.

LA MARQUISE.

Il sait que votre cœur s'étoit laissé toucher?
Vous l'avez osé dire?

Mlle. D'HERFLEUR.

Ai-je dû le cacher?

LA MARQUISE.

Ah, ma sœur! cet aveu que vous osez lui faire,
Prouve votre vertu; mais il est téméraire.
(*Voyant le marquis.*)
Ah! le marquis!...

Mlle. D'HERFLEUR.

Songez à d'Omval. Je revien
Apprendre quel succès aura votre entretien.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *à part, en entrant.*

Des amours de d'Omval quelle que soit l'histoire,
Je n'écoute plus rien afin de ne rien croire.

LA MARQUISE.

Vous rentrez à propos, monsieur.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Eh bien?

LA MARQUISE.

J'allois vous demander un moment d'entretien.
Il m'est venu tantôt une idée excellente.

LE MARQUIS.

Madame, je le crois.

LA MARQUISE.

Je suis impatiente
De vous en voir instruit.

LE MARQUIS.

J'ai même empressement.

(*Apart.*)

Allons, ceci pourra me distraire un moment,
Faire diversion...

LA MARQUISE.

Mon projet eût dû naître
Plutôt dans votre esprit que dans le mien.

LE MARQUIS.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Mais vous l'applaudirez, quand je vous l'aurai dit.

Je sais auprès du roi quel est votre crédit.

LE MARQUIS.

Quelque faveur...

LA MARQUISE.

Beaucoup; plus qu'il n'en faut sans doute
Pour faire réussir un tel projet.

LE MARQUIS.

J'écoute.

LA MARQUISE, *avec autant de bonhommie que de sensibilité.*

Si vous daignez toucher un mot en sa faveur,
Le roi peut lui sauver et la vie et l'honneur.

LE MARQUIS.

A qui donc?

LA MARQUISE, *de même.*

A d'Omval.

LE MARQUIS, *avec impatience.*

Oh! que diable, madame

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez, monsieur; quel courroux vous enflâme?
Je vous entretenois d'un ami.

LE MARQUIS.

J'en conviens...
Mais il faut varier un peu ses entretiens;

Ne pas éterniser un discours monotone
Sur les mêmes objets, sur la même personne.

LA MARQUISE.

On parle des objets qui touchent notre cœur;
Je le croyois du moins.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage!

LA MARQUISE.

Quel malheur
Si tout près d'arriver au bonheur qu'il espère,
Il alloit voir si-tôt terminer sa carrière!

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien!

LA MARQUISE.

Mais, mon ami, pardon; laissons cela;
Ce discours vous déplaît.

LE MARQUIS.

Eh! non; mais si par là
On pouvoit terminer cette longue querelle,
Mon cœur eût dès long tems prévenu votre zèle.
Au reste pour trouver un plus heureux moyen,
Vous pouvez chez ma sœur poursuivre l'entretien;
Dites-lui, s'il vous plaît, qu'enfin si l'adversaire
Réalise bientôt ou trop long tems diffère
Ce fatal rendez-vous, qui vous alarme tant,
Avec elle d'Omval doit partir à l'instant.

Je veux qu'à son époux il aille la conduire;
Au comte de Firmin j'ai pris soin de l'écrire.

LA MARQUISE.

Comment?...

LE MARQUIS.

A son retour, si, comme je le croi,
J'ai pour lui le brevet qu'on obtiendra du roi,
Pour son ami, j'espère, il va me reconnoître;
Mais alors pour longtems nous le perdrons peut-être.

LA MARQUISE.

Pour longtems?

LE MARQUIS.

Je le crains.

LA MARQUISE, *troublée à part.*

Ma chère sœur!

LE MARQUIS.

Eh! quoi?
Voici du trouble encore! Oh! c'en est trop, ma foi.

(*Il sort brusquement.*)



SCENE III.

LA MARQUISE, *seule*.

Quelle brusque sortie! il a l'air en colère.
Quand j'y songe, ceci cache quelque mystère.
Il me disoit d'un ton, d'un air fort singulier,
Que ma sœur partiroit avec le chevalier.
Quel est donc le motif de cette confidence?
A-t-il quelque soupçon de leur intelligence?
Je ne sais que penser; et je tremble pour eux.

SCENE IV.

Mlle. D'HERFLEUR, LA MARQUISE.

Mlle. D'HERFLEUR.

Eh bien, que m'allez vous apprendre?

LA MARQUISE.

Rien d'heureux.
On ne peut de d'Omval appaiser la querelle;
Et j'ai pour vous encore une crainte nouvelle.

Mlle. D'HERFLEUR.

Eh! quel nouveau malheur est à craindre pour nous!

LA MARQUISE.

Vous savez que d'Omval vous mène à votre époux?

Mlle. D'HERFLEUR.

Oh, oui, je ne l'ai pas oublié.

LA MARQUISE.

Votre frère
M'en a parlé d'un ton... oui, d'un air de mystère...
On le diroit, ma sœur, instruit de vos amours.

Mlle. D'HERFLEUR.

Vous croyez?

LA MARQUISE.

Je le crains.

Mlle. D'HERFLEUR.

Ah! ma sœur, vos discours
N'ont pas, sans le vouloir, armé sa défiance?

LA MARQUISE.

Non, malgré la rigueur d'un si cruel silence,
J'ai su, jusques au bout, garder votre secret;
Mon cœur en a souffert... le chevalier paroît.



SCÈNE V.

SCENE V.

LE CHEVALIER, *en frac.* LA MARQUISE, Mlle. D'HERFLEUR.

Mlle. D'HERFLEUR, *effrayée.*

Dieu! pourquoi cet habit? une triste pensée...
De votre rendez-vous l'heure est-elle avancée?
Est-ce pour aujourd'hui, d'Omval, et venez-vous,
Par un sinistre adieu, prendre congé de nous?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je viens recevoir au contraire
Vos complimens.

Mlle. D'HERFLEUR.

Comment?

LA MARQUISE.

Que venez-vous de faire?

LE CHEVALIER.

Moi? je viens de combattre, et je reviens vainqueur,
J'ai feint pour épargner du trouble à votre cœur.

Mlle. D'HERFLEUR.

Ciel!

LA MARQUISE.

Ah!

LE CHEVALIER.

J'ai cru devoir, abjurant ma colère,
Me montrer généreux envers mon adversaire;
Subjugé par l'estime, il m'a tendu les bras,
Et nos embrassemens ont fini nos débats.

MLLE. D'HERFLEUR.

Qu'en me trompant ainsi, votre heureux artifice
A délivré mon cœur d'un douloureux supplice!
Helas! pourquoi faut-il qu'en sortant d'un danger,
Dans un autre le sort nous vienne replonger!...
Je peux, devant ma sœur, m'expliquer sans contrainte;
Elle sait de nos cœurs et le vœux et la crainte.

LA MARQUISE.

Ah! que ne puis-je aussi changer votre destin!

MLLE. D'HERFLEUR, *au chevalier.*

Mon frère va bientôt reprendre son dessein;
Il va vous proposer, et dès demain sans doute,
D'accompagner mes pas.

LA MARQUISE.

Oh! oui.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il m'en coûte,
Un refus va répondre à l'honneur de ce choix.
Oui, je vous l'avoûrai, malgré ce que je dois
Aux nœuds de l'amitié, de la reconnoissance,

Obéir sur ce point, n'est pas en ma puissance.
Pour braver le danger mon cœur est assez fort;
Mais il tremble à l'aspect d'un si pénible effort!

SCENE VI.

Mlle. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Avec votre combat, j'apprends votre victoire.
J'en voulois partager les périls et la gloire;
On m'enlève un plaisir, en m'ôtant cet espoir.
Mais en le regrettant, je connois mon devoir,
Et sais à vos succès la part que je dois prendre.

LE CHEVALIER.

Ce reproche est fondé; je ne puis m'en défendre.
Mais j'épargne (et ce bien doit me dédommager)
Une crainte à mon cœur, à vous-même un danger.

LE MARQUIS.

A propos, chevalier, j'ai deux mots à vous dire.

Mlle. D'HERFLEUR.

Demeurez; nous sortons.

LA MARQUISE, *en s'efforçant de sourire.*

Adieu, je me retire,

Dans l'espoir, chevalier, que vous allez tous deux;
Avoir un rendez-vous un peu moins dangereux.

LE MARQUIS.

Oui, la seule amitié nous fournira nos armes.

Mlle. D'HERFLEUR, *à part, en sortant avec la marquise.*

Je ris, quoique mon cœur ne soit pas sans allarmes.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! je le vois venir.

LE MARQUIS.

Votre combat, d'Elcour,
Sans doute à l'amitié va vous rendre en ce jour;
Apprenez donc quel soin l'amitié vous confie.
Le comte réclamant le contrat qui nous lie,
Demande enfin ma sœur, l'appelle dans ses bras.
Quand des motifs secrets fixent ici mes pas,
J'ai cru que mon ami, suppléant à mon zèle,
Voudroit bien acquitter l'amitié fraternelle.

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?... d'un pareil choix mon cœur sent tout le prix...

Mais des motifs puissans m'empêchent... je ne puis.

LA MARQUIS, *à part.*

Oui, ma femme... il ne peut la quitter.

LE CHEVALIER.

Je vous prie...

Daignez m'en dispenser, marquis.

LE MARQUIS.

Allons, folie!

Vous ne pouvez avoir, vous n'avez, entre nous,
Nul motif de refus, et j'ai compté sur vous.

LE CHEVALIER.

N'y comptez plus, marquis; une raison nouvelle
M'enchaîne.

LE MARQUIS.

Une raison!

LE CHEVALIER.*

Secrète, essentielle,

Que je ne puis vous dire, et...

LE MARQUIS.

Secrète! oh! que non!

Je la devine.

LE CHEVALLIER.

Vous? vous savez la raison!...

LE MARQUIS.

Galanterie.

LE CHEVALIER.

Amour; puisqu'enfin il faut faire
L'aveu d'un sentiment que j'aurois dû vous taire,

LE MARQUIS.

Galanterie, amour, le mot n'y change rien.

LE CHEVALIER.

Soit.

LE MARQUIS.

Je suis bien fâché d'aller plus loin.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Malgré ce beau silence où votre cœur s'obstine,
Je devine l'objet; puisque je le devine,
Je me juge offensé; c'est vous dire, je croi,
Quel parti nous avons à prendre, vous et moi.

LE CHEVALIER.

Oui, cet amour peut-être est pour vous une offense;
Mais ne vous blessant pas dans votre honneur, je pense
Que je puis rejeter ce parti de rigueur.

LE MARQUIS.

Vous ne me jugez pas blessé dans mon honneur?

LE CHEVALIER, *avec un peu de fierté.*

Monsieur, mettant à part les droits de la richesse,

Je crois qu'auprès de vous mon nom et ma noblesse...

LE MARQUIS.

Oh! c'est perdre le sens, monsieur le chevalier,
Que de songer encore à vous justifier.
Eh! quoi! la passion vous aveugleroit-elle
Au point d'imaginer qu'un ami dont le zèle...

LE CHEVALIER.

Je ne me juge pas innocent... tout à fait.
Mais l'amour...

LE MARQUIS.

Oui, l'amour couvre tout en effet.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs cette union qui vous paroît un crime,
N'a jamais eu qu'un but et noble et légitime.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu qu'un but légitime! oh! ma foi,
Ceci va pour le coup jusqu'au délire.

LE CHEVALIER.

En quoi!

LE MARQUIS.

J'en suis tout stupéfait. La belle qui vous aime...

LE CHEVALIER.

Ne peut, si vous voulez, disposer d'elle-même;
Mais comme chaque jour le hasard ou la mort
Peut la laisser enfin maîtresse de son sort,

Nous nous sommes promis...

LE MARQUIS.

Charmante prévoyance !

LE CHEVALIER.

Sans crime on peut, je crois, former cette espérance.

LE MARQUIS.

Elle est même amicale ; et...

LE CHEVALIER.

L'époux est, je croi,
Plus vieux que je ne suis.

LE MARQUIS.

De peu.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi.
Qu'il ajoute, s'il peut, un siècle à ses années ;
Mais quand je ne fais rien contre ses destinées,
Espérer, est-ce donc un crime à votre gré ?
Je ne le tûrai point.

LE MARQUIS.

Rien n'est plus modéré.
Donc de ses sentimens pour me donnér la preuve,
Mon ami, moi vivant, s'arrange avec ma veuve ?

LE CHEVALIER.

Votre veuve ! à mon tour, je demande, entre nous,
Où vous avez l'esprit !

LE MARQUIS.

Quoi! la marquise et vous?...

LE CHEVALIER.

Eh! qui vous vient ici parler de la marquise?
Ah! monsieur le marquis!

LE MARQUIS, *à part.*

J'ai fait une sottise.

LE CHEVALIER.

Ce que c'est que de nous! comme un jaloux soupçon
Brouille, mon cher marquis, notre pauvre raison!

LE MARQUIS.

Je vois que c'est ma sœur...

LE CHEVALIER.

Rien de plus véritable.

LE MARQUIS, *à part.*

Allons; de deux malheurs le moindre est préférable.
Haut.
Non, ce n'est qu'aux maris qu'il peut jamais venir,
Une pareille idée, il faut en convenir.
Écoutez, puisqu'enfin nous pouvons nous entendre,
Quel bienfait, chevalier, de vous j'ose prétendre.
Oui, j'ose sur un point qui me tient fort au cœur,
Demander d'un ami la parole d'honneur:
Daignez donc me jurer que jamais de la vie,
Ni sérieusement, ni par plaisanterie,

Vous ne vous vanterez de m'avoir vu jaloux.

LE CHEVALIER.

Je vous le jure.

LE MARQUIS.

Allons... Mais ma sœur vient à nous.

SCENE VIII, ET DERNIERE.

LE CHEVALIER. Mlle. D'HERFLEUR, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Ma sœur, nous touchons donc à l'heureuse journée
Qui vous donne un époux, un rang par l'hyménée.
(*le chevalier fait des signes à Mlle. d'Herfleur.*)

Mlle. D'HERFLEUR.

Oui; j'en sais là dessus plus que vous aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Plus que nous! *ils sourient en se faisant des mines.*

LE MARQUIS.

Plus que nous, mademoiselle?

Mlle. D'HERFLEUR.

Eh! oui.
Oui, le comte m'écrit, et je vois par sa lettre
Qu'il fera mon bonheur, j'ose me le promettre.

LE MARQUIS, *encore avec l'air du soupçon.*

Que veut dire ceci?

LE CHEVALIER, *à part.*

Que dit-elle! (*Haut.*) Comment?
Vous dites...!

Mlle. D'HERFLEUR.

Que le comte est un homme charmant;
Qu'à Paris dès demain il arrive-lui même,
Et qu'enfin de le voir, mon envie est extrême.

LE MARQUIS, *à part.*

Ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'y conçois rien; tous mes sens interdits...

LE MARQUIS, *avec colère.*

Monsieur le chevalier! quoi!...

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Monsieur le marquis!...
(*A mlle. d'Herfleur.*)
Mais comment expliquer...!

Mlle. D'HERFLEUR, *donnant à son frère une lettre du comte de Firmin.*

Voilà tout le mystère.
Le comte de Firmin, en rendant à mon frère
La parole et l'écrit dont il s'étoit lié,
Au défaut de ma main brigue mon amitié.

Ai-je tort à présent de le trouver aimable?

LE CHEVALIER.

Aimable, dites-vous? Bon! il est adorable!...
J'ai tout dit; le marquis sait qu'un tendre lien...

Mlle. D'HERFLEUR, *avec un aimable embarras.*

Eh! qu'a-t-il répondu?

LE MARQUIS.

Réponse?...

(*Prenant la main de sa sœur et celle du chevalier, pour les unir.*)

Aimez-vous bien.

(*A part au chevalier.*)

Ah, ça, pardon encor, chevalier, et silence!

LE CHEVALIER.

Oh! soit; l'amour heureux dispose à l'indulgence.

LA MARQUISE, *au marquis.*

D'Omval est donc heureux. Ah! marquis, aujourd'hui
Vous savez si mon cœur s'est déclaré pour lui!

LE MARQUIS, *avec action les deux premiers mots.*

Oh, oui. D'Omval, il faut, votre femme vînt-elle
S'accuser envers vous, la croire encor fidelle.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant-Général de Police, *la Fausse Apparence*, ou *le Jaloux malgré lui*, Comédie en trois Actes et en vers; et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression ni la représentation. A Paris, ce 22 Avril 1789. SUARD.

Vu l'Approbation. Permis de représenter et imprimer. A Paris, ce 23 Avril 1789. DE CROSNE.

PIECES DE THÉATRE
SÉPARÉES.

PAR M. DESFORGES.

TOM JONES à Londres, en 5 Actes, ... 1 l. 10 f.

Tom Jones & Fellamar, suite de la précédente, en 5 Actes, 1 10

L'Épreuve Villageoise, Opéra bouffon, en 2 Actes, ... 1 10

Les Promesses de Mariage, suite de l'Épreuve Villageoise, en 2 Actes, ... 1 4

La Femme Jalouse, Comédie en 5 Actes, ... 1 10

Féodor & Lisinka, Drame, ... 1 10

PAR M. UR.

Montrose & Amélie, Drame en 4 Actes & en prose, ... 1 10

L'Amour à l'épreuve, Comédie en un Acte, ... 1 4

Isabelle & Fernand, Comédie en 3 Actes, ... 1 10

PAR M. FORGEOT.

Les Rivaux amis, Comédie en un Acte, ... 1 4

Les Épreuves, Comédie en un Acte, ... 1 4

Les Dettes, Comédie, ... 1 4

Le Rival Confident, Comédie en deux Actes et en prose mêlée d'ariettes. 1 10